

Sainte-Beuve et ses détracteurs

Autor(en): **Bray, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **12 (1937-1938)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870055>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

II

DISCOURS DE M. RENÉ BRAY

Professeur à l'Université de Lausanne

SAINTE-BEUVE ET SES DÉTRACTEURS

N. B. — M. Bray a prononcé son discours d'après des notes schématiques et n'a écrit cette rédaction, sommaire et forcément infidèle, que pour la présente publication.

Les détracteurs de Sainte-Beuve sont légion. Même en cette terre romande, ils ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le croire. Ici comme ailleurs, trop souvent, on ne fait pas à Sainte-Beuve pleine justice ; sur un point ou un autre on le condamne avec des attendus qui manquent d'équité. Pour ce faire, on est mû par des raisons bien diverses : littéraires parfois, politiques aussi bien, morales, et même religieuses ou philosophiques. Sainte-Beuve ne bénéficie d'aucune indulgence. On est indulgent pour Jean-Jacques, un malade, dit-on ; pour Verlaine, à cause de son génie ou de ses velléités religieuses ; pour Baudelaire même ; on voile les petitesesses de Lamartine ; on pardonne à Musset ses débauches. A Sainte-Beuve on ne pardonne rien.

Il y a bien pourtant quelques critiques indulgents pour Sainte-Beuve, je dirais plutôt *compréhensifs*. Mais ils sont rares. Il est vrai que je vois parmi eux, avec mon maître M. Bellessort, dont je regrette l'absence en cette fête, l'un des meilleurs critiques de l'après-guerre, l'abbé Brémond. Il faut reconnaître aussi que tous n'atteignent pas le même degré de sévérité ou de violence. Il y a les détracteurs farouches, incorruptibles gardiens de la morale littéraire et de la morale tout court, les paladins de l'honnêteté, et il y a ceux qui cherchent à être justes, sans pourtant y arriver autant qu'ils le croient. Remarquons aussi que les plus sévères sont ceux qui jugent d'un mot, d'un article, d'un petit livre, un jour, parce qu'il est de mode

de parler de Sainte-Beuve, et que les plus indulgents sont ceux qui l'ont longuement étudié. Remarquons surtout que celui qui revient à plusieurs reprises sur ce sujet ne voit jamais sa sévérité croître, la voit presque toujours diminuer : il commence parfois par l'injure et finit par la sympathie, ou même par l'estime.

Dois-je ajouter que dans cette revision de la critique, je ne veux discuter que ce qui le mérite, que je laisserai de côté les racontars calomnieux sans aucune base dans aucun texte ? Sainte-Beuve a dit à Troubat : « Si vous vivez longtemps après moi, vous en entendrez des légendes sur mon compte ! » Ces légendes ne méritent pas l'honneur d'une réfutation. Nous aurons assez à faire avec les imputations qui ne sont pas sans fondement.

Mais d'abord rassemblons les griefs en forme de portrait. A celui qui ne lit que ce qu'on a dit de Sainte-Beuve, cet écrivain apparaît comme un ambitieux doublé d'un impuissant. Il s'est voulu poète et romancier, sans être ni poète ni romancier. Il a voulu diriger l'école romantique ; il en était incapable. S'il a fait de la critique, c'est par dépit. Et dans sa critique il a transporté l'amertume qui lui restait de ses échecs, les rancœurs de la lutte, la jalousie qu'il ressentait à l'égard de concurrents plus heureux ; il a bassement assouvi ses rancunes ; lâche même, il a flatté ouvertement et mordu secrètement, sous l'anonymat de la *Revue Suisse* et dans l'ombre de ses *Cahiers*.

L'homme tout court n'est pas plus beau que l'homme de lettres. Il a un caractère tortueux, pervers, tout au moins déplaisant. Il est ombrageux, susceptible, méfiant, pointilleux. Sans cœur ! il n'aime pas sa mère ! Il est hypocrite dans ses amitiés, même les plus anciennes, ingrat à l'égard de ceux qui lui rendent service, égoïste toujours : il se prête, il se vend, il ne se donne jamais. Il est dominé par une sensualité répugnante. Libertin dès son jeune âge, il est voué à des habitudes que la morale exècre. Il a volé la femme de son meilleur ami, de celui qui avait fait sa fortune littéraire. Il n'y a en lui ni délicatesse ni loyauté. Il se joue des sentiments les plus sacrés. On l'appelle tartufe

ou caméléon. Chez les catholiques il est catholique, protestant chez les protestants, matérialiste chez les matérialistes. Il abandonne successivement les saint-simoniens, les mennaisiens, les calvinistes, les spiritualistes. Il s'est joué des sentiments religieux du Pays de Vaud. Il y a en lui autant de laideur morale que de laideur physique.

En effet on ne lui accorde pas même la beauté du visage. Ce point vaut d'être examiné : il a la valeur d'un symbole. Sainte-Beuve n'était pas beau : de nombreux témoignages l'assurent. Mais on peut rétorquer que cela ne l'a pas empêché d'être aimé. Au fait, était-il aussi laid qu'on l'a dit ? Le portrait du Sainte-Beuve de 1840, exposé dans la salle voisine, nous montre-t-il un homme laid ? Relisons les témoignages dont nous parlions, surtout ceux des amis bienveillants, de ceux qui ont su lire dans ce visage, qui seuls ont su y faire éclore le sourire, c'est-à-dire la beauté. Prenons Juste Olivier : il note que les yeux de son ami étaient très beaux, par le regard surtout, que son sourire avait de la finesse et de la grâce, un attrait tout particulier. Le regard ! le sourire ! voilà ce qu'un portrait rend mal, ce qui pourtant fait le charme, ce qui assura au visage de Sainte-Beuve son empire. Sainte-Beuve n'était pas beau : il avait mieux que la beauté. Nous allons peut-être faire des constatations semblables en passant des traits du visage à ceux de l'esprit et du cœur.

L'esprit d'abord, ou, plus proprement, ce qui appartient à l'homme de lettres. Sainte-Beuve est envieux, rancunier, hypocrite et lâche. Envieux ? est-il utile d'insister ? Assurément il a souffert d'échouer en poésie. Il a estimé la critique moins glorieuse que l'élogie. Il avait rêvé de créer en France une poésie intimiste et moralisante, de se tailler une place à côté de Victor Hugo, Lamartine, Vigny. Il a souffert de son échec ; il a envié ses confrères mieux doués. Qui l'accablera pour un défaut si humain ? Hugo a envié à Dumas ses succès au théâtre et peut-être à Eugène Sue sa gloire de romancier. Vigny n'a-t-il pas envié à Hugo son *Hernani* ?

Sainte-Beuve est rancunier ? A bon droit peut-être. Qu'on

pense à l'accueil fait aux *Pensées d'août* en 1837, à cette tempête qui a brisé sa carrière de poète. Qu'ont fait alors Lamartine, Vigny, Béranger pour aider leur ami ? Dans la querelle entre Balzac et Sainte-Beuve, qui a eu les premiers torts ? les plus grands ? Et avec Cousin ? avec Guizot ? avec Villemain ? Sainte-Beuve a lancé et soutenu tant de réputations ! Il a tant fait pour ses camarades de 1830 ! Il est parti avec eux pour la gloire. Ils l'ont laissé tomber en chemin. Ses rancunes souvent ont pour cause et pour excuse l'ingratitude des autres.

Sainte-Beuve hypocrite et lâche ? Est-ce parce qu'il ne signe pas ses articles de la *Revue Suisse* ? Est-ce donc si rare ? N'y a-t-il pas beaucoup de bons esprits pour estimer que l'anonymat est la seule garantie véritable de l'indépendance d'un critique ? Grâce à cet anonymat, Sainte-Beuve a rendu de grands services aux lettres, dit des vérités utiles à dire, pour le public, pour les auteurs eux-mêmes. Qui le lui reprochera ? Mais il joue double jeu, dit-on. Il écrit dans la *Revue des Deux Mondes* un article fort respectueux pour Chateaubriand en même temps qu'il fait de cet écrivain une critique fort vive dans la *Revue Suisse*. En réalité, on exagère ce contraste. Je ne peux faire ici la comparaison des textes. Mais je vois dans l'éloge bien des réserves ; tout lecteur perspicace y sent que l'admiration n'est pas entière ; et dans la critique je ne trouve rien de méchant, rien qui ne soit suggéré dans l'autre article. J'attends encore qu'on prouve vraiment que Sainte-Beuve s'est contredit nettement et sciemment.

Elargissons la question. On accable Sainte-Beuve de tous les péchés de son temps. Les détracteurs de Sainte-Beuve sont les apologistes de ses contemporains. A les en croire, Lamartine était un petit saint, Vigny avait la blancheur de l'hermine, Hugo lui-même ne manquait pas de grandeur d'âme. Légendes ! Qu'on lise ce mot clairvoyant du critique dans un *Lundi* : « Dans ce XIX^{me} siècle, qui sera réputé en grande partie le siècle du charlatanisme littéraire, humanitaire, éclectique, néo-catholique et autres, et où généralement c'est à qui fera le plus valoir sa marchandise... » Coupons ici la citation.

Oui, le charlatanisme est la plaie du XIX^{me} siècle, de Victor Hugo, de Lamartine, de Victor Cousin, de Lamennais... sauf de Sainte-Beuve. Sainte-Beuve, après une contagion assez éphémère, subie dans la fréquentation du Cénacle, a détesté ce charlatanisme. Il a aimé la vérité. Qu'on songe à son effroi devant les coups de grosse caisse d'*Hernani* ! Il l'a fait entendre dans ses articles ; il l'a dit brutalement dans ses notes secrètes. « Charlatanisme ! a-t-il écrit, il en faut, je crois, dans la politique... oui, mais dans l'ordre de la pensée, dans l'art, c'est la gloire et l'éternel honneur que le charlatanisme ne pénètre pas. » Les méchancetés de Sainte-Beuve rappellent parfois les réactions d'Alceste.

Sainte-Beuve est un Alceste trop sensible, placé dans un milieu où il fait vite une expérience amère des hommes et de la vie. En 1834, au *National*, il voulait parler avec sympathie de Ballanche, adversaire politique des républicains du *National*. Toute la rédaction se récria, accabla le naïf Alceste ; Armand Carrel lui-même, le juste Carrel, le défendit mal. Et le critique sentit que la générosité ni la justice n'avaient cours dans son milieu. Il écrit plus tard à ce propos : « Si, parmi mes lecteurs des dernières années, il en est qui se sont plu à relever chez moi des sentiments de méfiance et de scepticisme habituel, ils ne sauront jamais ce qu'il m'en a coûté et ce que j'ai eu secrètement à souffrir pour avoir porté dès l'abord toute ma sincérité et tendresse d'âme dans mes relations politiques et littéraires. » Voilà qui étonnera peut-être ! Sainte-Beuve est un tendre, un sensible, à qui la vie parisienne, politique et littéraire, a été une rude leçon. Ses duretés, ses méchancetés sont le fruit d'expériences douloureuses. Cet homme n'est pas né méchant.

D'ailleurs, si sa critique est méchante, rancunière, envieuse, que dire de celle de Gustave Planche, de Jules Janin, de Barbey d'Aurevilly, de Veuillot ? La critique d'alors n'est pas sereine. Elle n'est pas bienséante. Elle est passionnée. On croyait à la littérature. On était pour ou contre le romantisme, pour ou contre le réalisme. On se battait pour des causes littéraires

avec autant d'ardeur, aussi peu de scrupules, aussi peu d'honnêteté qu'on le fait aujourd'hui pour des causes politiques.

Ajoutons encore ceci, qui n'est pas le moins important : le tempérament de Sainte-Beuve, son système critique l'oblige à ce qu'on appelle méchanceté. La critique du XVIII^{me} siècle, celle de La Harpe, vise l'œuvre et non l'homme. Celle de Sainte-Beuve ne peut séparer l'œuvre de l'homme ; elle explique l'œuvre par l'homme. D'ailleurs Boileau déjà mettait la morale à la base de la littérature :

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Sainte-Beuve, pour étudier le vers, prétend devoir étudier le cœur. Relisons cette lettre, datée de 1863 : « Voilà trente-cinq ans et plus que je vis devant Villemain, si grand talent, si déployé et pavoisé en sentiments généreux, libéraux, philanthropiques, chrétiens, civilisateurs, etc. et l'âme la plus sordide, le plus méchant singe qui existe ! Que faut-il faire en définitive ? Comment conclure à son égard ? Faut-il louer à perpétuité ses sentiments nobles, élevés, comme on le fait invariablement autour de lui et comme c'est le rebours du vrai ? Faut-il être dupe et duper les autres ? Les gens de lettres, les historiens et prêcheurs moralistes ne sont-ils donc que des comédiens qu'on n'a pas le droit de prendre en dehors du rôle qu'ils se sont arrangé et défini ? Faut-il ne les voir que sur la scène et tant qu'ils y sont ? Ou bien est-il permis, le sujet bien connu, de venir hardiment, bien que discrètement, glisser le scalpel et indiquer le défaut de la cuirasse ? de montrer les points de suture entre le talent et l'âme ? de louer l'un, mais de marquer aussi le défaut de l'autre, qui se ressent jusque dans le talent même ?... la littérature y perdra-t-elle ? C'est possible : la science morale y gagnera... Quand je connais l'homme, alors seulement je m'explique le rhéteur, et cette espèce de rhéteur, la plus habile de toutes, qui se pique de n'avoir plus rien du rhéteur. » Je ne discute pas la valeur de cette critique. Mais je veux montrer que si Sainte-Beuve a attaqué les hommes derrière les auteurs, c'est par principe critique autant que par envie ou par rancune. Sainte-Beuve est peut-être le La Rochefoucauld de la critique.

Un dernier mot sur ce sujet : la critique de Sainte-Beuve est-elle aussi méchante qu'on le dit. Ses *Poisons* sont-ils empoisonnés ? Il ne faut pas les dénaturer, en faire des jugements équilibrés, réfléchis, complets, définitifs. « Ce cahier, a-t-il dit, renferme mes couleurs *concentrées* et souvent à *l'état de poison* ; je n'ai qu'à délayer un peu et j'ai les couleurs qui font vivre. » Ces *Poisons*, ce sont plutôt des *boutades*. Pourquoi M. Victor Giraud n'a-t-il pas pris plutôt ce titre ? Il l'eût trouvé sous la plume de Sainte-Beuve aussi bien que l'autre. Eût-il été moins exact ? Assurément moins alléchant pour le public. Sainte-Beuve est un passionné. Il lit ; une idée lui vient, habillée d'un mot vif ; il craint de la perdre ; il la note ; elle servira, délayée, pour un article. Qu'on regarde son carnet de notes de 1837, exposé dans la salle voisine ; on saisira sur le vif le procédé. « Hugo poète turgescent, Quinet poète turbulent. » Niera-t-on que la similitude de son n'ait été pour quelque chose dans le choix des épithètes ? « George Sand, la louange et l'emphase, la prétention philosophique l'ont perdue. » Est-ce tout ce que Sainte-Beuve pense de George Sand ? Qui le prétendra ? Et ces jugements partiels sont-ils inexacts ? Qui le prétendra ?

En vérité le scandale des *Poisons* est assez artificiel. Ces boutades, ramenées à leur caractère exact de jugements partiels et momentanés, n'ont pas la perfidie qu'on leur prête. L'œuvre critique de Sainte-Beuve, même en y admettant *Cahiers* et *Poisons*, m'apparaît surtout comme l'expression d'un tempérament qui a la passion de la vérité et qui ne sépare pas la vérité morale de la vérité esthétique. S'il a parfois, à notre avis, franchi les bornes, il a pour lui l'excuse d'une époque de luttes et l'excuse de sa propre expérience. Ce n'est pas un héros de générosité, un modèle de bienveillance ou de sérénité, c'est un homme de lettres, c'est-à-dire un composé de petitesse et de grandeur. Sa grandeur, c'est son goût du vrai.

De l'homme de lettres passons à l'homme tout court, à sa vie intime. On l'a lui aussi condamné un peu vite. Le grand reproche ici est celui de libertinage. Certes Sainte-Beuve est sensuel,

comme beaucoup d'intellectuels (la littérature en fait foi). Il ne s'est pas marié : et ce ne fut pas faute de le désirer. Il a contracté, jeune, des habitudes auxquelles il n'a peut-être jamais tout à fait renoncé, qui ont repris force avec l'âge. Pourtant ici quelques réserves sont nécessaires. Il ne faut pas identifier Amaury et son auteur : dans le plus réaliste, le moins imaginaire des romanciers, la littérature reste œuvre de liberté. Il ne faut pas non plus étendre sur toute la vie de Sainte-Beuve les habitudes d'Amaury : il ne faut pas supposer *gratuitement* qu'à Lausanne en 1837 Sainte-Beuve cherchait au bord du Flon ce qu'Amaury trouvait à Paris au Palais-Royal. Il ne faut pas croire tout ce qu'on a dit de la vieillesse du critique : il a entretenu de faux ménages, oui ; rien ne nous permet d'affirmer autre chose.

Il est certain qu'il n'a jamais été un ascète, par principe encore. C'est lui qui a écrit : « L'amour physique est un bon dérivatif contre l'engorgement intellectuel. Le tout est d'en user avec mesure. Purgeons notre cerveau, ne le vidons pas. » Ce libertinage ressemble plus à de l'hygiène qu'à de la débauche. D'ailleurs à qui Sainte-Beuve a-t-il nui ? Pas même à son propre talent : « J'ai mes faiblesses, écrit-il en 1848 ; je vous l'ai dit : ce sont celles qui donnèrent au roi Salomon le dégoût de tout et la satiété de la vie. J'ai pu regretter de sentir quelquefois que j'y éteignais ma flamme ; mais jamais je n'y ai perverti mon cœur. » Non, il n'a compromis là ni son cœur ni son esprit.

Mais il faut en venir au point où sans doute maint auditeur nous attend, aux amours de Sainte-Beuve et de M^{me} Hugo, à la quasi-publication du *Livre d'amour*. Sainte-Beuve a trompé son meilleur ami. Remarquons d'abord qu'il y faut être deux, que la responsabilité est partagée, que les coquetteries d'Adèle Hugo sont indéniables. Mais l'histoire est plus complexe qu'on ne le dit généralement. Oui, Sainte-Beuve s'est épris de M^{me} Hugo, de la femme de son ami. En cela il fut malheureux, il ne fut pas coupable. Il a lutté contre son amour croissant ; il a souffert ; longtemps il s'est tu. Lorsqu'il a senti qu'il perdait la maîtrise de soi, il a loyalement confié son secret

au mari ami. Loyalement! Et Hugo, magnanime, au lieu de le chasser, l'a consolé, lui a laissé sa porte ouverte. Quelle imprudence! D'un côté la tentation, de l'autre le soupçon! Quel cœur y eût résisté? Les relations vite s'envenimèrent. Qui eut les premiers torts? Sainte-Beuve dut se tenir à l'écart; Adèle fut cloîtrée; l'amitié ne subsista qu'en apparence. Sainte-Beuve était aimé et le savait. Adèle souffrait d'injustes soupçons; l'amant se sentit relevé de ses devoirs envers le mari: il fit tout pour revoir l'aimée. Il la revit; le reste n'a pas besoin d'être raconté. Bientôt d'ailleurs Victor Hugo s'ôtait le droit de se plaindre en se donnant corps et âme à Juliette Drouet.

Dans la suite Sainte-Beuve, assurément, manqua de délicatesse envers Victor Hugo. Leur correspondance — car les relations ne cessèrent pas de sitôt — montre toujours Hugo dans le beau rôle et Sainte-Beuve pitoyable. Mais y avait-il moins d'habileté dans l'orgueilleuse générosité du premier que dans la ruse humiliée du second? Deux égoïsmes étaient en lutte: Ulysse contre Polyphème; c'est Ulysse qui a fait la comparaison.

Enfin la question de la quasi-publication du *Livre d'amour!* Evidemment, Sainte-Beuve a l'air d'avoir commis là une vilénie. Il n'a certainement pas considéré que ses amours avec Adèle réclamaient le secret. Pourquoi cette faute de jugement? Vanité littéraire? Fatuité masculine? Rien ne permet de le croire. Au reste je ne saurais répondre. Mais une chose me trouble et me rend prudent. Adèle Hugo n'a pas rompu avec Sainte-Beuve. Elle avait depuis longtemps cessé de l'aimer; mais elle ne lui a jamais retiré son estime. Pourquoi? Sainte-Beuve ne lui a pas paru méprisable. Pourquoi? Pourquoi prenons-nous son parti contre elle-même? Avouons que nous ne connaissons pas le fin mot de cette lamentable histoire.

Je ne dois pas oublier que je parle à Lausanne et que Sainte-Beuve a encouru ici deux reproches particuliers. Il se serait joué des sentiments religieux des compatriotes de Vinet; il aurait été un monstre d'ingratitude pour les Vaudois. Je répondrai brièvement sur le premier point. J'ai fait tout un livre

où j'ai essayé de montrer ce qu'était le critique en 1837, non point l'hypocrite que certains disent, mais un malheureux sentant le besoin d'une foi et incapable d'y atteindre. C'est tout un drame qui alors se joue en lui et ce drame ne peut éveiller que la pitié.

Il faut s'attarder un peu plus sur le second point. Sainte-Beuve doit beaucoup au Pays de Vaud. Sans Lausanne, peut-être *Port-Royal* n'eût-il pas été. S'il n'était pas venu sur les bords du Léman, le critique n'aurait pas joui d'amitiés qui lui furent chères, de souvenirs toujours précieux, d'une année de calme et d'étude. Mais n'a-t-il rien rendu de tout cela ? Sans parler du lustre jeté sur notre Académie par *Port-Royal*, de sa collaboration à la *Revue Suisse*, il a, dans ses articles de critique, révélé Vinet à la France, fait connaître Olivier, Monneron, Lèbre, Töpffer ; il a introduit Lèbre à la *Revue des Deux Mondes*. Il a chanté le Pays de Vaud dans ses vers. Est-ce négligeable ? Eût-il pu faire davantage ? Il n'a pas réussi à faire d'Olivier un écrivain à succès. Était-ce possible ? Imagine-t-on Olivier triomphant à Paris, le public parisien enthousiasmé par *Davel* ou par l'*Histoire du canton de Vaud*, ou même par le *Pré-aux-noisettes* ? C'est se méprendre sur Paris, et surtout sur l'influence de Sainte-Beuve à Paris. De 1840 à 1850, le critique ne cesse de lutter pour se maintenir. Buloz l'écoute ; oui, autant que cela est utile à la *Revue*. En réalité, longtemps la position de Sainte-Beuve est précaire. Je ne crois pas qu'il eût pu aider Olivier beaucoup plus qu'il ne l'a fait. Mais Olivier et surtout M^{me} Olivier l'ont mal compris. De là des refroidissements dans l'amitié ; de là les ressentiments qui ont pu subsister ici, explicables certes, assez inévitables pourtant.

Sainte-Beuve a été très mauvais joueur. Il a toujours eu les apparences contre lui. Il a fait exactement le contraire de Lamartine. Par ses *Confidences* et ses autres écrits autobiographiques, Lamartine a pris, s'est donné une apparence angélique qui convient peut-être à ses vers, mais trahit la nature de ce grand diable de Bourgogne. Par ses *Cahiers*, ses *Poisons*, sa correspondance, Sainte-Beuve s'est donné l'apparence

d'un être assez vicieux, assez pervers, mais habile hypocrite, qui s'est joué de beaucoup de choses et de beaucoup de gens pour satisfaire de bas instincts. En réalité je vois en lui un malheureux, qui mérite au moins la pitié et l'indulgence, peut-être même la sympathie, sans parler de l'estime due à son talent et de l'admiration qu'on ne refuse pas à son œuvre. La vie lui a été dure et sa nature ne lui permettait pas le bonheur. Il n'était pas parfait. Mais il n'est pas responsable de toutes ses imperfections. Le temps y a sa part, sa profession, les circonstances. Peut-être d'ailleurs sa vie a-t-elle servi son œuvre. On dit parfois que Racine, dans ses compromissions avec la Duparc, qui lui ont valu, on le sait, d'être impliqué un instant dans une gigantesque affaire criminelle, on dit que Racine a trouvé là l'expérience morale qui fait la profondeur de ses tragédies. Peut-être Sainte-Beuve doit-il à sa vie trouble, à ses détresses de cœur les jugements lumineux que, moraliste autant que critique, il a jetés sur la littérature et sur l'homme.
